

# noir



# blanc

NOUVELLE ÉDITION

N°1

Journal gratuit d'information des Editions N&B

*"Trop de couleur distrait le spectateur" - J. Tati*

# édito

**O**n apprend plus vite quand on souffre. L'humanité devrait avoir appris. Elle l'a fait. Mal. Ce qu'elle ignore, c'est qu'apprendre ne signifie pas forcément apprendre quelque chose... mais bien souvent le sentir. L'humanité n'a pas compris ce qu'elle a appris et se repose dans la fluidité de sa mémoire vaine. Un monde se crée, qui n'appartient à personne, qui ne satisfait personne puisqu'il n'est l'œuvre que de quelques-uns : les possédants ! Aux principes incontournables de la vie : exactitude, simplicité, sincérité (objectivisme), se substituent la mollesse d'un grand vide idéologique et moral dont le but n'est autre que d'instaurer de nouveaux

narration, d'émotion, au profit d'images préfabriquées, du vite dit et du mal compris. Ce procédé d'appauvrissement du langage et de l'idée qui rejette l'ornement et le romantique, ne vise pour l'essentiel qu'à s'affranchir des liaisons de toutes sortes. Et ce que nous avons là sous les yeux n'est que le simple contenant. On perçoit mieux dès lors l'avènement d'une immense déshumanisation dont les collaborateurs principaux sont le monde des médias, des affaires (du commerce) et le monde artistique\* qui raffolent de culture populaire et de débris épars de notre quotidien. Au lieu d'en donner l'exacte représentation, ils découpent soigneusement de larges morceaux de réel qu'ils incorporent à leur gré dans leurs compositions, créant ainsi des scènes et des situations aux allures "réellement surréalistes".

De ce point de vue, la Réalité nous dépasse et comparativement, c'est tous les jours une réalité bien fade que nous vivons : coupables, à la traîne d'un monde performant et idyllique, nous devons trouver la solution

Alors tout de suite l'insoumission !... ou bien les "aliénés" (laissés pour compte de toutes sortes) seront victimes exemplaires de l'utopie de paix qui s'organise autour d'un noyau de solitude. Cette révolte ne peut évidemment se faire que dans l'ombre, elle doit, à notre niveau, n'être qu'intellectuelle et sans victimes. Les cibles sont fortes mais ne sont pas légions, il se trouve simplement qu'elles agitent des leurres afin de paraître plus nombreuses : l'intégrisme algérien, la montée de la nouvelle droite, l'insécurité des banlieues, qui auraient tôt fait de disparaître sans le sous-développement et la misère. Les cibles nous sourient à l'image de ce président US, charmant dans sa tenue de Messie à réinventer le monde. Nos peu nombreuses balles ne devront pas se tromper de cible.

Mais nous ne voulons pas non plus être les théoriciens d'un absolu rêvé. La lutte armée a besoin de moyens pour acheter des armes, la lutte intellectuelle a besoin de moyens pour fabriquer ses idées et les faire comprendre.



préceptes basés sur le pouvoir, l'argent, la consommation. Préceptes visant plus précisément à transformer l'homme en tube digestif dépendant (une bouche et un trou du cul, sans liaison utile entre les deux), obnubilé par sa capacité d'ingurgitation. Que signifiera vivre demain alors que nous sommes déjà hors de nos envies et de notre vocabulaire ?

Le jargon appliqué au modernisme de notre époque est imprécis, ampoulé et lourd de tout un arsenal de formules pseudo-scientifiques. Je cite pour commencer quelques éléments fondamentaux : interactif, autoroute de l'information, déréglementation, virtuel, management, performance, ressources humaines, partenaire, action, multimédia. On ne saurait trop, dans ces termes, souligner le procédé de fragmentation, de collage, de substitution, d'absence de pans entiers de description, de

pour nous élever. Tout haut, nous devons répéter ce que nous venons d'entendre comme une leçon à apprendre en luttant malgré tout (mais pourquoi ?) contre le désir inexplicablement tenace de rester dans notre désert.

Un jour l'avenir se scindera (mais n'est-ce déjà pas le cas ?) en deux humanités aveugles, incapables de communiquer entre elles. Très fort, la première devra clamer sa vie devant les écrans bleutés d'Internet devenu le fondement de la nouvelle philosophie du monde, tout bas la seconde demeurera silencieuse dans l'ombre de l'oubli sous l'angoisse des gravats à venir.

Quelle autre alternative que le suicide (collectif de préférence), puisque scientifiquement, le réveil de ces préoccupations, de ces soucis permanents en folies de société, retombera très vite en désuétude !

Certains diront, *piètre lutte que l'achat d'un livre !* Certainement, peut-être même avons-nous revu nos prétentions rebelles à la baisse, mais il ne peut s'agir aujourd'hui que de résistance, d'une forme de résistance. Donner la parole aux poètes et écrivains, tenus à l'écart du monde marchand de l'édition ou tout simplement tenus au silence, est une des mailles du filet qui s'organise autour de la mondialisation extrême, des tendances esclavagistes du grand commerce et de la logique libérale.

Peut-être notre propos n'est-il au fond que de responsabiliser le citoyen par le biais des "souffleurs de vers".

PH. D

\* Voir article de Serge Pey en page 5.

# édito

MARGO OHAYON  
**LETTRES À G...**

Extrait

5 novembre 1998

Je pense que je ne peux plus écrire de la poésie comme certains ont renoncé au figuratif après l'holocauste (ce nouveau déluge). La vie sociale actuelle, la tournure que les responsables donnent au monde du travail m'en empêchent. J'ai plutôt la nécessité de recueillir les paroles humaines comme certains les contes populaires. Je me sens utile là. C'est une intuition. Je ne vois pas trop à quoi il sert d'écrire si on est dans les intérieurs psychiques nantis et non dans le SAMU social.

Après avoir retapé l'épopée il faudra la relire, l'ordonner. Je suis condamnée aux lettres pour un bout de temps. Le choix s'impose. On dirait qu'on est dirigé. Désir d'Épopée – lettres réelles ! – Cela ressemble à un complot. Où est le libre arbitre hormis de ne pas livrer l'épopée en vrac ?

6 novembre 1998

Dans cette immensité noire je suis obligée de combler le vide et j'invente une écriture qui est le substitut de la recherche d'exégète que "j'aurais dû" mener sur le patrimoine écrit. Je recrée un organe manquant prouvant que le spirituel amputé repousse. On ne peut l'anéantir. Il peut renaître même sous une autre forme s'il le faut.

7 novembre 1998

Dieu m'a généreusement dotée. J'ai eu le rayonnement psychique masculin. Je l'ai vécu avec passion. J'ai le rayonnement sexuel masculin. Je le vis avec passion. On peut penser que la passion psychique est plus noble mais cela n'est qu'un préjugé. Les deux passions sont aussi pourvoyeuses en richesse de pensée l'une que l'autre.

Je n'ai pas vécu simultanément les deux passions sinon j'aurais perdu à la fois le soleil et l'ombre. Or Dieu ne veut pas que je reste seule. Il m'a donné le soleil et maintenant il me donne l'ombre, cette ombre qui devient mon unique soleil.

Tout autour se conforme à cet envers du monde, ce milieu de

la nuit où j'ai la chance d'être. En plein jour les étoiles sont invisibles mais dans le noir je devrais les apercevoir ces scintillations du cœur que le soleil me cachait. Je les attends du fond de ce royaume des ombres avec lesquelles je me confonds. Ceux qui sont restés là-haut les verront briller dans l'écriture, médium entre le jour et la nuit. Et l'ombre que j'aime est l'exacte réplique du soleil que j'aimais. La générosité divine prend sens qui donne au semblable son contraire. Je ne remonterai plus mais d'ici je verrai les astres levants que l'écriture écrira pour ceux qui se hâlent au soleil. Cette expérience est une grâce.

Là où je suis est l'écriture, partout ailleurs je ne suis qu'apparence. La constante est l'acte d'écrire. Le reste est habit qui ne fait pas le moine. L'acte d'écrire ne dépend pas du milieu extérieur. Il est l'être digital, comme on dit l'empreinte digitale. J'ai toujours recherché cet invariant en l'être, ce qui fait qu'il est, ce qui en lui échappe au contexte.

Je suis lâchée dans l'écriture comme un plongeur dans la mer. Personne ne me tient. Je me déplace seule à mes risques et périls. J'avance au jour le jour, de récif en récif sans savoir de quoi demain sera fait.

Editions n&b - Prix : 18,50 €



# manuscrit manuscrit

Le fouillis d'une page raturée, surchargée, corrigée, triturée.

La rigueur militaire d'une page qui sort méthodiquement et sans à-coups de l'imprimante de l'ordinateur, petits caractères égaux bien rangés comme à la parade.

Taper sur les touches d'un clavier ce n'est pas écrire, c'est faire un geste qui produit des signes.

L'écriture c'est autre chose.

Les mots glissent directement de soi dans l'encre du stylo, il n'y a pas d'interruption, le passage au papier est naturel, rien ne s'interpose.

C'est une part de soi-même qui se dépose sur la feuille.

Les poètes écrivaient sur le coin d'une nappe en papier, les romanciers remplissaient d'épais cahiers. Comment les touches et les mémoires insensibles d'un ordinateur pourraient-elles véhiculer l'intime, le secret, le chaud, le vivant ?

Dépassé, obsolète, ridicule le manuscrit ?

Oui, mais si le bonheur d'écrire résidait dans l'acte d'écrire même.

Mireille Picardou Arpaillange - août 2002

## en attendant la fin

**a**vant d'aller chez le pharmacien, je préférerais que les gens passent par une librairie" entendait-on dire récemment. Nous y voilà ! Artaud l'opiomane rivalisant avec le prozac, et tous les autres, de Cervantes à Modiano, médecins malgré eux, luttant sans le savoir contre toutes les dépressions et les psychoses maniaco-dépressives ou pas. A quand le livre remboursé par la sécurité sociale ?

L'un des vrais maux qui nous rongent - parmi beaucoup d'autres - est le nivellement, la mise à niveau de toutes les fonctions sociales. Un mot d'ordre est ainsi lancé : il faut aller mieux, coûte que coûte. Et pour cela, toutes ces choses disponibles mais payantes peuvent nous permettre d'y parvenir : l'Audi six cylindres, la crème de nuit, la tondeuse à gazon, la salle de gym, le psy, et, apparemment maillon faible puisque beaucoup lui préfèrent une vulgaire pilule, le livre.

Pour ma part, je n'ai pas souvenir que la lecture adolescente de *La Métamorphose* ou plus récemment de *Splendeur du Portugal* de Lobo Antunes, m'ait plongé dans un optimisme béat, un bonheur plus bleu que le ciel de Bataille. Sans doute suis-je un incurable, ignorant ce que aller mieux signifie. Et d'abord aller où ? Et mieux à partir de quoi ? Il y a mille chemins à prendre en nous-mêmes, et je ne peux me résoudre à penser qu'ils mènent tous au même endroit... à moins d'abriter en nos âmes, sans le savoir, une Rome décadente...

Mais le fait est là, indiscutable : comme d'autres, nombreux, je lis, je continue de lire. Sommes-nous, en plus d'hypocrites lecteurs, de pauvres masos ? Et question effroyable : le livre est-il un objet du mal, au même titre que la boulette d'opium et la bouteille d'absinthe ? J'en doute puisqu'il est subventionné par l'Etat et que sans le livre, les monotéistes qui dominent la planète ne pourraient pas revendiquer un Dieu personnel, bien en eux, preuves écrites à l'appui...

Alors, le problème demeure... et le manque d'interrogation aussi. Pourquoi une société en état permanent de guerre comme la nôtre, agressive et sans pitié, veut-elle pousser ces membres à aller mieux ? A moins que ce "aller mieux" ne soit qu'un pas de plus vers l'endormissement, la soumission, le feutré, le nivellement des humeurs, l'absence de douleur. Et j'appelle douleur, non pas la chose monstrueuse qui assassine ou réduit à néant, mais au contraire celle qui nous confronte à ce néant, et à partir de là nous amène à penser, à réfléchir, à être.

L'art en tant que phénomène de distraction, de divertissement et de bonheur ajouté n'est pas de l'art. Il est simplement une forme d'organisation de l'espace et du temps dans laquelle la pensée peut se leurrer, croire en la jouissance de son immobilisme, s'empêcher de croître et, au bout du compte, ne pas se rendre compte qu'elle meurt. Et faire du livre un passeport pour le meilleur des mondes, c'est lui donner une fonction qui n'est pas la sienne, et au-delà, de façon sournoise, en faire l'instrument d'une possible répression.

Dès lors, l'expérience de la douleur comme résistance à l'anéantissement, à la domination des pouvoirs quels qu'ils soient, peut être salutaire, quand le "mieux" n'est qu'un argument de marchand, une hypnose redoutable, une paralysie de la sensation, une incapacité à comprendre sa propre dévastation. Le bonheur, quoi qu'en dise notre société du spectacle, ne sera jamais l'illusion du bonheur. Indéfinissable, éphémère comme un papillon, on sait du moins depuis Hölderlin qu'il est ce heurt bon, ce choc magnifique qui nous coupe le souffle, nous fait mal, mais nous élève aussi vers les plus hautes cimes... que n'effleurent pas forcément des cieux idylliques. Mais avant, il faut que ce creusement en nous-mêmes existe, cet affaissement, cette possibilité d'extirper la racine, le nerf à vif au bout duquel se loge une pensée bien différente de celle que l'on voudrait nous greffer comme une cellule souche.

Si, dans nos joyeuses démocraties, la censure ne s'attaque que rarement aux origines qui la gênent, elle connaît plus que tout l'art du détournement, de l'illusion, de la banalisation à outrance.

Le pouvoir de digestion de notre monde est immense, et gare à ceux qui, croyants être en lutte contre lui, n'en sont que les tristes bouffons, les alibis ou les soupapes de sécurité. Orwell le disait en son temps : "l'ignorance c'est la force". Et en voyant les décerclés qui singent l'art tout en tenant le haut du pavé, nous sommes bien obligés de reconnaître que le grand écrivain avait raison. Big brother est là, depuis longtemps déjà, consensuel, lisse et soft, les poches pleines de gélules à rythmes. Le mouvement, le flux nous portent, et c'est bien là, la catastrophe finale. Alors lisez, lisez jusqu'à la myopie ! Et n'oubliez pas que celui qui veille est celui qui s'instruit. Quand au bonheur...

Jean-Luc Aribaud

Les livres n&b éditions sont disponibles à

- Toulouse dans les librairies : *Castella, Flouy Frères, La Fnac, Ombres Blanches, Privat, La Renaissance.*
- Colomiers : *La Préface*
- Saint Gaudens : *Librairie Victor Hugo*
- Gaillac : *Librairie Noir sur Blanc*
- Montauban : *Librairie Deloche*
- Grenoble : *Librairie Bonnes Nouvelles*
- En France : *La Fnac et Librairies*
- En Belgique et en Suisse : *La Fnac*

Diffusion/distribution : n&b éditions  
directeurs de collections : Jean-Luc Aribaud, Philippe Dours, Serge Pey.  
Renseignements, catalogue :

n&b éditions - Les Souilhes 31660 Buzet sur Tarn • Tel/fax 05 34 26 12 86

Photographies : Jean-Luc Aribaud / Illustration : Bruno Richard / Corrections : Christian Dillies / Graphisme : Sunset Studio / Impression : Paragraphic

Alberto Masala

# TALIBAN

## les trente-deux préceptes pour les femmes

Extrait

Ce brillant poème fournit un contrepoint important aux horribles interdits contre la vie humaine - en particulier celle des femmes - sous le gouvernement des Talibans afghans. Il recueille les voix de désespoir, de résistance et celles d'un espoir presque indescriptible. Il est la création d'un des plus importants poètes qui ces derniers temps foulent les scènes de la nouvelle société du spectacle en Italie : Alberto Masala.

Masala est un poète de l'exhortation, un anarchiste doué d'une conscience d'un niveau culturel international. Sa production est tellement inspirée, dynamique et catalytique qu'elle est "génitrice", comme l'ont été celles de Antonin Artaud en France et Julian Beck avec le Living Theater aux U.S.A. Il est engagé dans une poésie de provocation - comme Pasolini, dit-il, mais avec cette différence : alors que Pasolini porta ses idées provocatrices à l'écran et fut intentionnellement et intensément un intellectuel activiste, ou un activiste de l'esprit, Masala a de l'instinct dans la charge orale de la performance publique de son travail, qui a en grande partie la forme de l'hommage et de la litanie, de l'exhortation, oui, c'est le mot juste. Il y a une raison fondamentale à cette approche : Masala est sarde de naissance, et bien qu'il ait vécu à Bologne pendant plus d'une génération, il possède l'orgueil sarde et la mémoire d'un sarde. Les deux sont liés à la grande tradition de la poésie orale et à l'art de les rendre poétiques qui, à la différence du continent, fait partie du vrai substrat de l'histoire de la Sardaigne.

Donner voix aux mots fait partie de l'essence. Masala a toujours donné de l'espace à cette essence pour être essentiel dans la façon dont il s'adresse à la vie et exprime lui-même.

Ainsi, combinant esprit sarde, brillance italienne et conscience culturelle politique chez lui et en dehors, il n'est pas étonnant qu'il ait choisi de s'engager dans la situation concernant les Talibans.

Les interdits qui précèdent chacun des 32 brefs poèmes se lisent comme une litanie d'horribles décrets. Les poèmes qui suivent chaque interdit sont presque des réponses dialectiques au décret, autant dans la crainte de ceux-ci que dans la soumission ou la résistance à ceux-ci. Le tout est un travail précieux comme un diamant noir dont la lumière provient de tellement loin, comme les voix qui émettent les poésies, qu'elle apparaît comme formée par les murmures.

Cela en contraste dramatique avec la suite d'interdits qui semblent descendre comme autant de coups de massue sur les poèmes eux-mêmes.

J'ai rencontré Alberto pour la première fois à Bologne il y a sept ans, quand il lut mes poésies en italien pour accompagner ma lecture en américain, dans la très belle Galleria Masaorita, à l'époque dirigée par Gianni Venturi et aujourd'hui disparue. Pendant qu'il me conduisait à travers le quartier où il habitait alors (lui et sa compagne musicienne Fabiola Ledda, ils ont déménagé depuis peu dans la campagne environnant Bologne), il me donna l'impression d'être un peu comme moi dans le North Beach, San Francisco : il était comme chez lui dans ces cafés, avec les travailleurs du quartier. Il me parla des poètes américains qui avaient traversé la ville ces dernières années (de façon particulièrement chaleureuse de Gregory Corso, avec lequel il avait fait des lectures), et de ses lectures en France (il connaît le français couramment et a fait plusieurs lectures avec Serge Pey, un poète "performeur" pour lequel Masala a un profond respect).

Durant les années suivantes, nous avons fait des lectures ensemble lors de festivals internationaux de poésie organisés par Multimedia Edizio-ni de Salerno dans différentes villes. La performance de la poésie de Alberto a toujours été électrisante, donnant à chaque fois à l'auditeur, comme je suis sûr que ce livre fera avec le lecteur en écoute, la sensation qu'on lui présente quelque chose de contemporain et d'indispensable, fait du courage de la confrontation, de l'ingénuité de l'expression poétique et du sens constant de l'engagement qui caractérise cet important poète italien.

TALIBAN a été écrit par Alberto Masala bien des mois avant que l'attaque suicide contre les tours jumelles du World Trade Center de New York et le Pentagone de Washington (rien moins que pendant les Non déclarées Journées Internationales pour la Paix) détruise des milliers de vies et conduise à la mobilisation totale de la conscience guerrière Nihiliste qui afflige encore les habitants du monde.

Le nihilisme occidental n'a rien de nouveau. Il était profondément disséminé pendant la guerre contre le Nazisme, après laquelle l'impuissance victorieuse de ses capitalistes pointa munitions et profits contre les communistes et les autres régions pauvres du monde. Guidé par les Etats-unis, le capitalisme fournit des armes aux éléments religieux les plus réactionnaires dans l'objectif de détruire la diffusion et la résonance de l'Union Soviétique. Et cela a fonctionné.

En faisant ainsi, cependant, il a engendré des éléments qu'il ne peut contrôler, des éléments qui, paradoxalement, sont le miroir de son propre Nihilisme ; ce qui me fait dire que le capitalisme fanatique dans lequel le monde vit est une forme d'assassinat et d'autodestruction, et que tant de morts au nom du martyr étaient le reflet le plus intense du cœur suicidaire et assassin du capitalisme lui-même. Les haillons de chaque pauvre, les rues de la honte, les ghettos, la quête de nourriture parmi les ordures, les morts qui marchent ou ceux qui sont entre les cartons sont partout témoins de ses continuelles attaques.

L'Afghanistan taliban, lui-même produit de l'impulsion Nihiliste occidentale à détruire le social, a institué des décrets qui, derrière le masque de la religion, ne sont pas en reste avec le Nazisme. Et le Nazisme est la forme la plus évidente d'homicide et de suicide. Mais on devrait toujours rappeler que le moteur qui pousse ces obédiences désespérées est Made in Capitalisme, et que le haut socle "moral" de l'anticapitalisme religieux, comme du national-socialisme, ne conduit nulle part d'autre qu'à la condition du rien, si clairement révélée dans le poème de Alberto Masala.

Jack Hirschman - Yorkshire, England

Editions n&b - Prix : 13 €

1

### OBLIGATION DE PORTER LE BURQA (voile qui couvre de la tête aux pieds)

ma pensée rêve des difformités  
puis les cache contre le cœur

tu m'es ombre  
tu m'entoures de noir

avec toi je peux descendre  
dans un chemin noir  
entrer

là où continuellement je cherche  
où inépuisablement je cherche

voir les songes noirs du silence

2

### INTERDICTION TOTALE DE MOUVEMENT EN DEHORS DE LA MAISON SANS LA PRESENCE D'UN MEHRAM (père, frère ou mari)

au centre de mon âme  
mon père a planté  
la règle du désir

la volonté résiste

j'attends le jour  
et tous arrivent  
entrent  
restent

mon père vient pour me remettre à lui

à partir d'aujourd'hui j'appartiens à un enfant

3

### INTERDICTION DE PARLER OU DE DONNER LA MAIN A DES HOMMES QUI NE SONT PAS MEHRAM

sale  
je suis sale

dans l'abstinence obtuse et inaccessible

aphasique  
je porte encore intactes mes paroles

toute joie est putain

4

### OBLIGATION D'OBSCURCIR LES FENETRES POUR QUE LES FEMMES NE PUISSENT ETRE VUES DE L'EXTERIEUR

me réveiller au souffle de la lumière  
qui continue à déposer  
dans ma chambre close  
partout  
des mouches de mémoire

me mettre debout devant la fenêtre  
qui vieillit lentement avec le paysage

je caresse la vitre

le mur

5

### INTERDICTION DE PARAITRE AU BALCON DE MAISONS OU D'APPARTEMENTS

je ne vois pas comme volonté

si un oiseau traverse mon ciel  
un tribunal dit  
que j'ai vu trop haut

connaître dans les limites du corps  
rend fou

Senadin MUSABEGOVIC

# GRANDIS- -SEMENT DE LA PATRIE

Extrait

les relents des poutres humides.  
Caché derrière la porte, j'y jetais  
souvent un coup d'œil pour apercevoir  
la forme blanche dans la pénombre.  
Chaque fois que je l'épiais ainsi, elle devenait  
plus fine, plus rabougrie, plus dure.  
J'avais peur de la force invisible qui,  
tapie dans l'ombre, la faisait rétrécir.  
L'hiver venu, ma grand-mère utilisait  
cette peau comme tapis de prière, elle y laissait tomber  
son chapelet et effleurait de son visage couvert de rides  
la laine rêche où elle sentait la présence divine.  
Ensuite, je jouais avec, je m'en enveloppais,  
la transformant en bouclier pour protéger mon corps  
des héros pré-mythiques,  
je tuais des monstres à cinq têtes et disais :  
- Regarde, grand-mère, la peau de mouton est un enfant  
comme moi.

## R E S U R R E C T I O N S

Seul à la maison.  
Abandonné  
parmi les meubles énormes qui me fixent du regard...  
De la porte fermée à clé émane une odeur de doigts.  
En moi nul ne pénètre.  
Je tourne en rond.  
Je m'ennuie, car tout glisse le long de moi.  
Je sais que je suis trop petit pour la chemise de mon père,  
mais en elle je peux capturer la peur de l'oiseau,  
mais en elle je peux voler au travers de ma mère,  
mais en elle je peux sentir la couleur du ciel.

Un jour que je jouais dans le parc devant la vieille église,  
j'ai pénétré dans la pénombre de ses entrailles.  
Grisé par l'odeur de l'encens,  
j'ai vu devant moi  
un corps crucifié.  
Je me suis faulilé dans son cri.  
J'ai capturé la peur qui l'empêchait  
de prendre son envol  
de ses bras grands ouverts.  
Mon corps à moi s'est pétrifié.

La main de ma mère m'a entraîné hors de cette église.  
L'alliance de mon père  
y resplendissait  
tel le fouet doré dont se servait César  
pour faire apparaître les coins reculés de Rome  
devant le regard du jeune Antoine,  
dissimulé sous les mèches noires de ses cheveux bouclés.

## Bruissement de la toison d'une brebis, en rêve

En rêve, je me suis métamorphosé en tes mains,  
ma peau s'est fondue dans la tienne,  
nous étions collés l'un à l'autre.  
Nous disions :  
- C'est ta faute.  
- Non, c'est toi la coupable.

Quand je me suis éveillé, j'ai allumé mon briquet.  
Dans sa lueur ténue, j'ai reconnu  
le regard de l'animal que pour Baïram ma grand-mère  
offrait à Dieu sur le tranchant du couteau.  
Elle disait :  
- Que Dieu nous protège !

Le mouton écorché, elle accrochait sa toison aux piquets  
de bois de la palissade pour que le sang s'en égoutte.  
Le vent  
qui soufflait de l'Est  
en détachait des mottes de terre,  
des brins d'herbe et dispersait le sel dans sa paume ;  
points blancs voltigeant dans les airs, il fondait  
dans les gouttelettes de sang.  
En fin d'après-midi, ma grand-mère emportait la dépouille  
au grenier pour la faire sécher parmi les grincements et

Les secondes s'égrenaient :

une,  
deux,  
trois,  
quatre...

Pendant un fragment de seconde, j'ai senti sur  
ma tête la règle dont mon père se servait pour tracer la  
frontière qui me séparait de moi et du monde.

## Lever du jour à Auschwitz

Ce matin  
les choses enfin,  
par la voix stridulante du sifflet de l'officier  
qui nous parvient au travers  
des planches disjointes du baraquement,  
nous disent leur nom.

Tandis que j'ouvre les yeux,  
deux souris regagnent leur trou,  
effrayées par nos visages aveugles.  
Leur petites pattes se recroquevillent ; elle se serrent  
l'une contre l'autre pour se nourrir de nos relents  
dans la chaleur de leur corps.

Les images défilant dans la brume :  
- pattes de chien grises laissant dans la neige  
comme de sombres orbites au regard tourné vers le ciel  
dont la blancheur infinie se glace,  
- fil de la clôture électrique qui chaque fois que je bouge  
va heurter la ligne de démarcation entre la neige et le ciel  
et résonne telle la harpe du jugement dernier,  
- insigne lumineuse de l'officier dont  
l'aigle aux ailes déployées  
lacère ma chair,  
pénètrent en moi  
comme les ténèbres  
dans les yeux des enfants.

La fumée du crématorium adoucit les contours du paysage,  
y esquissant un corps de femme  
qui me parle d'une voix enjôleuse de la tendresse du ciel.

Ici la mort est sans spasme  
ni soubresaut.  
Tout est identique.  
Le lever du jour est semblable au coucher du soleil  
ainsi qu'à la ligne de l'horizon diaprée  
des faisceaux lumineux  
qui balaient la neige  
où me coucheront les mains de ma  
mère qui m'ont caressé en rêve.

Seuls existent l'ordre  
et la rigueur.

Editions n&b - Prix : 15 €





Victor MARTINEZ

## TERRE SECONDE

(CHANT DE LA VARIANCE) *Extrait*

I

Le sujet sort de ses territorialités et allume la mèche. S'embrasent les horizons. Les lointains s'incorporent, flamme unique. L'entendement est avéré, la parole porte et noue. Les lierres de l'humain prennent feu à leur tour, la vocalité de l'écriture est atteinte. J'atteins à ma caducité. À l'orée du visible disparaît un jeune faon - crête de certitude dans l'étincelle de l'instant.

Après s'instaure une ère de cendres. Je descends une à une les marches de la mémoire - iniquités, insectes, détritiques, tisons de l'entendement enfouis hier. Je la touche qui brûle, cette floraison de braises. Tes membres craquent, ô mémoire femme, et apparaît la cuisse de la nuit innombrable, sa veine artérielle avariée - flambe encore une fenêtre du soir. La course est ambiguë, l'ardoise saigne l'encre et la tuile le crépuscule. L'ouvrage de tes mains, femme-mémoire, enflamme les secondes, puits de cécité où clapote une raison humide - la raison qui rend un son de flaque. Le cyprès perce de ses racines l'organe du cadavre. Le temps est un tombeau qui émet une histoire. Aussi ses lèvres tombent dépecées par les oiseaux de la nuit, insectes aux clameurs rauques, idées vives inconciliables.

Tu portes en toi une issue, tu ouvres la porte. Tu descends parmi les armoires vides et les bibelots anciens, tu touches la dernière porte, celle que garde l'ancêtre, tu dépeces sauvagement les images. Il y a la mer, une femme et un enfant.

II

Monte à toi une clameur, elle brûle les cloisons et me traverse, elle dilapide les saisons et emporte dans l'indéfini les éventualités de vents à travers la maison. On déplace les lindeux. Des vignes aux ceps centenaires, attachées à la terre et à la pierre nouent leurs racines en géographie et territoire du désir. Des portes claquent et le temps hurle sa faim, glaciale. Je vis amarré à mon siège de métal. Mes pensées sont un marbre lourd, ma voix du grès et mes idées figent une nuit lapidaire. Je porte l'échantillon et la rayure. Tu me couvres de tes mains, tu fais pleuvoir sur moi tes cils d'où ruisselle un regard incarné. Tes yeux sont une libre avenue dans la demeure où sont assis les invités. Tu m'invites au repos et nous circulons silencieusement, nos pas touchent à peine le sol et nos mains se prennent. Nos pieds aussi se touchent et nos lèvres brûlent. Tu montes à moi à travers la porte interdite. La mer clapote à mes pieds et tes cils vibrants ailerons sillonnent calmement les eaux.

Un battement de paupière et je reviens à la minute dénudée où s'écrit le cours de ta vie dans la pierre d'un cœur assiégé, la houle bat, le ressac grave la roche, un oiseau plonge et ses ailes immenses forment un instant ton image. Cette proie dépecée, c'est encore le gîte de mes sentiments où bat un sang tumultueux.

Editions n&b - Prix : 13 €

Serge Pey

## LA POÉSIE CONTRE LES PRISONS

Contribution au débat

Suite à un article signé par Sylvie Roux dans la Dépêche du Midi, me faisant accréditer ou soutenir, à travers des propos prêtés à Claude Llabres, la transformation de la prison Saint Michel en atelier d'artiste, je tiens à démentir radicalement tout soutien moral à ce projet.

Les lieux de souffrance de l'humanité ne peuvent pas être les lieux de son divertissement. Les fantômes des suicidés de la prison hanteront longtemps ces murs pleins de sueurs, d'ongles et de cauchemars : cris des droits communs, des toxicomanes, des malades mentaux, des guillotins, des avortées, des Juifs, des Espagnols et des Italiens antifascistes des résistants, des suicidés de la société.

Etant intervenu quelquefois, dans cette construction de la barbarie pour partager des poèmes avec les détenus, j'ai connu trop leur souffrance.

Une architecture n'est pas un espace neutre que l'on peut transformer selon nos désirs, elle est un espace symbolique de la contradiction sociale et esthétique.

Tout artiste est avant tout un casseur de prisons : prisons de l'art, prisons de la mode et de la culture, prisons de l'idéologie dominante, prisons des artisans de l'expropriation du capital, prisons où sont toujours enfermés les participants de la fête critique des peuples.

Si l'art ne participe pas à la libération totale de l'humanité sous tous ses aspects, il cesse par là-même d'exister en tant qu'art.

Jamais je ne pourrai célébrer la beauté que se donne l'oppression. L'architecture de la prison Saint Michel a été conçue pour la surveillance, la mort, la torture et la privation de liberté.

Le judas, à travers lequel le "maton" épie le détenu, est le même que celui de l'œil du voyeur de notre société malade. Les gardiens seront devenus simplement tout d'un coup plus nombreux et les spectateurs des nouveaux gardiens de l'art.

La poésie, elle, reste du côté des "Voyants", des « Passants considérables » et des "Verts voyous des près".

Transformer son lieu d'oppression en exercice de sa liberté, ou, se faire octroyer par l'État un lieu d'oppression pour exercer sa liberté, sont deux attitudes diamétralement opposées.

Toute liberté s'arrache sur les barricades de l'espoir.

Ainsi les militants Irlandais qui avaient transformé leur prison de Long Kesh en université. Ainsi Nazim Hikmet dans les camps de concentration Turcs.

Ainsi les écrivains de l'archipel du Goulag. Ainsi Jean Genet ou Abdelatif Laabi.

Je ne sacralise ni l'art ni les artistes : ceux qui se prêteront à cette occupation seront objectivement des collaborateurs et les cirqueurs de chaussures d'un système répressif, même si on peut les voir d'avance utiliser leur situation de privilégiés pour dénoncer ce lieu en manque d'inspiration.

L'art est une utopie et une poétique de la vie. L'art transforme le monde. Il est le courage d'un impossible du réel. Il est une éthique et un honneur.

La réflexion de Foucaud, autour de l'enfermement et de la folie, est ici encore confirmée : c'est le même architecte qui a construit la prison de Toulouse et son hôpital de fous où mon ami le poète Jiri Volf fut enfermé.

Des abattoirs à la prison, décidément l'imagination de nos politiques est significative de la place symbolique qu'il réserve à l'art et à sa relation avec les hommes.

La plus belle œuvre d'art, que pourraient faire les artistes, serait d'inviter la population toulousaine à détruire Saint Michel, dans un happening géant, à coups de masse comme pour la Bastille ou la colonne Vendôme sous la Commune.

Détourner une architecture est une illusion de faussaire. Tout artiste connaît l'efficacité symbolique que possède l'œuvre d'art. On ne crée pas impunément n'importe quelle forme.

La forme agit sur les individus comme direction de libération ou d'oppression.

De plus, la mémoire historique nous apprend, que même aménagé en atelier d'artiste, cet édifice de la terreur pourrait encore retrouver sa fonction première, en enfermant les contestataires de l'avenir, un jour de liberté collective.

Tout artiste qui signera son travail à l'intérieur de la prison St Michel sera objectivement un "maton" invisible de la régulation sociale.

Après l'étalagisme dominant, la célébration de la vitrine et de la marchandise, Toulouse, qui s'est illustrée dans l'art plafonnier et horoscopol de la place du Capitole, ouvre une nouvelle tendance de l'art contemporain : le matonisme.

Le choix symbolique pour les artistes, des abattoirs et de la prison, entre le cri des cochons et celui des hommes, est significatif de la mauvaise conscience d'une société qui résout ainsi les contradictions posées par son éthique.

Symboliquement, le pouvoir dans sa "bonne intention", en voulant dépasser le symbole de l'oppression et célébrer celui de la liberté, dit encore et malgré lui, que la place de l'art est dans l'abattoir et la cellule.

Même si les barreaux deviennent de l'or et le gémissement des animaux la couleur rose des installations, la clef de Barbe bleue est toujours pleine de sang. Ce sont toujours les mêmes qui tiennent le trousseau.

En exposant une illusion de la liberté dans d'anciens lieux de la terreur, le pouvoir, représentant et organisateur de la répression, désigne par cet acte inconscient les lieux où il veut que se termine vraiment toute libération.

Pour parachever ce choix, et si on continue à psychanalyser les signes de son désir, l'Etat Local, uni dans une union sacrée symbolique, et toutes tendances politiques confondues, devrait attribuer l'Hôpital psychiatrique Marchant, en face de l'AZF, à un groupe de théâtre pour fêter définitivement la mauvaise conscience de sa libération.

La trilogie pourrait être complètement jouée.

Nous savons que les baguettes sont déjà distribuées et que les chorales sont prêtes au pire.

Quant à nous, nous continuerons à chanter faux.

Il ne manquerait plus, dans ce concert d'oreilles d'ânes, au centre du parloir de l'horreur carcérale, avec ses miradors et ses cachots de double peine, que la prison Saint Michel prenne le nom d'André Malraux.

J'ai toujours aimé cet écrivain toxicomane, voleur et trafiquant d'antiquités indochinoises, aventurier et homme d'honneur, aviateur de la guerre d'Espagne, dont un des gestes les plus transparents fut, en manque de munitions, de lâcher des poèmes au-dessus des tranchées fascistes. L'espoir-résistant de l'auteur de "La corde et les souris" ne passait pas par ses réutilisations dérisoires.

Pour l'Etat, la différence entre un gardien de musée et un gardien de prison n'est que celle d'une casquette.

Comme Rimbaud nous serons toujours des déserteurs et comme Villon nous aiderons le prisonnier à s'évader. Nous croyons que nos crayons sont des limes et que beaucoup de nos poèmes pendent encore sous les gibets.

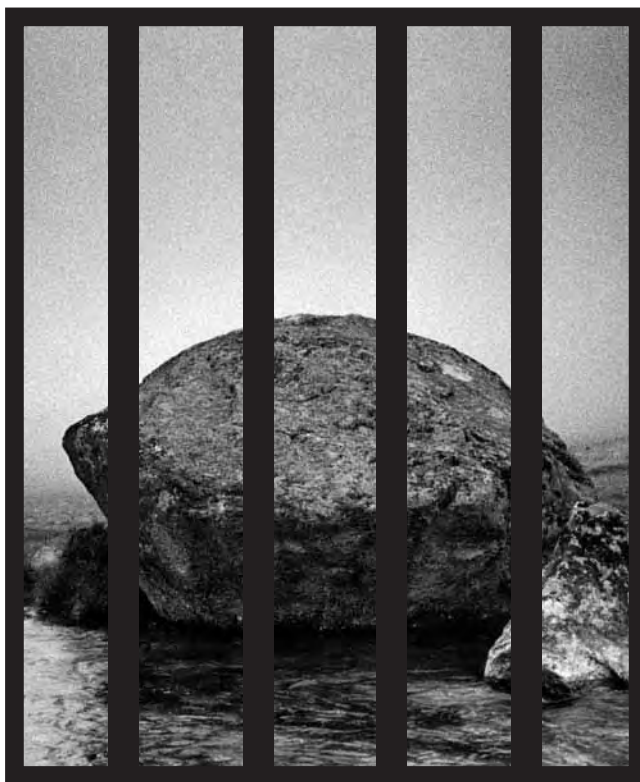
Si on veut habiter aujourd'hui le nom de Saint Michel il faudrait tuer le dragon symbolique de notre société.

La prison reste ce monstre contre l'humanité en train de se faire. L'artiste qui produira son œuvre dans ses cellules et qui "accrochera" sur les grilles des parloirs, cachera le fait qu'une autre prison se construit à côté pour remplacer celle qu'il occupe.

On ne tue pas le dragon de la société totalitaire en déféquant des œuvres dans son ventre, même si son architecture en étoile, peut fasciner l'esthétisme neutre et abstrait des chercheurs d'espace et de sens.

Les "clochards célestes" suivent le chemin d'autres étoiles.

Serge Pey - Toulouse, 11 septembre 2002



Gilbert BAQUÉ

## RESSACS

Extrait

AVANT QUE NE REVIENNE...

Avant que ne revienne la peur du dernier voyage  
Je voudrais m'endormir dans une chambre à Manhattan  
Gravir sous le soleil les pentes du Machu-Picchu  
Noyer mes mains dans le sable de la baie d'Itéa

Rappelle-toi les cigales du temple de Ségeste  
La robe aux plis mouillés de la Vierge de Valcabrère  
Et le sang de Trotsky dans le bleu de Coyoacan  
Le tombeau de Lénine a-t-il toujours ses officiants

Qu'est devenue Viera Ivanovna-la-Moscovite  
C'était en mil neuf cent quatre vingt trois place Gorki  
Est-il trop tard pour rencontrer au hasard d'une rue  
La jeune fille brune qui voyageait sur le Nil

Je pense aux rois ensevelis dans la jungle à Palenque  
Aux étudiants tués de la Place-des-Trois-Cultures  
Aux jeux nocturnes des jineteras de la Havane  
Isabel Bécquer chante-t-elle encore à Trinidad

Avant que ne revienne la peur du dernier voyage  
A Trinidad je rêve d'une nuit interminable  
Où Machito Parker Ellington joueraient pour toujours  
Star Dust ou Sophisticated Lady ou West End Blues.

BRIBES DE VIE

Je revendique l'identité de l'arbre  
la même présence au monde que la pierre.

La forêt le silence l'énigme des clairières  
l'animal échappé de l'aire des chasseurs  
me sont plus familiers que la table ou le lit.

Je m'enquiers de la houle  
de la feuille de hêtre aux nervures d'orage  
des possibles planètes perdues dans l'eau des sources.

Ce poème d'aveugle s'écrit dans l'impatience.  
Il est l'alcool de mes nuits blanches  
l'anémone accrochée aux rampes du sommeil.

Mais qui l'écoute encore cette musique née  
d'une ancienne croyance ?  
Est-ce un si grand secret que je n'en puisse dire  
le sens ni le lieu ni la fin ?

Moi qui rêvais de vivre l'éternité des arbres.

LAISSEZ

Laissez la pluie défaire ses colliers  
les regards se noyer au halo des vitrines

Laissez le vent s'abandonner

Laissez les lèvres bleuir  
devant l'âge qui passe

l'anniversaire se faner au revers du manteau

Laissez les filles perdre  
à deux pas de la mer  
les derniers squames de leur vie de sirène.

Editions n&b - Prix : 13 €

Michel BAGLIN

## UN SANG D'ENCRE

(Lignes de fuite 2)

Extrait

*La banlieue, même black ou basanée, ce n'est pas l'autre, mais une part de nous-mêmes entrée en dissidence. La part mal logée, mal nourrie, si mal irriguée qu'elle se gangrène. Et peut-être la plus intime, parce que la plus désenchantée. Qu'on l'oublie le jour, on la retrouve le soir, à son chevet, pour entrer dans le sommeil.*

*Qu'est-ce donc qui leur manque, qui nous manque, en secret, dans ces parages du cœur ? Le pain ? Ils en ont assez, quoiqu'on en dise, pour ne pas crever. Du travail ? Sans doute, mais encore, mais après ? L'espoir ? La belle affaire ! Qu'apportons-nous dans la corbeille ? Travail-famille-patrie. Métro-Boulot-Dodo. Des trinités qui ont fait leur temps.*

*Acceptons que les choses soient à la fois plus simples et moins terre-à-terre et risquons une hypothèse : ce sont peut-être les mots, bêtement, qui leur manquent. Oui, les mots. Sans eux, on marche sur les mains. Ou à quatre pattes. On parle avec les poings, avec les pieds et les barres de fer. Ou avec les seringues. Sans mots, on est bête, on devient fou parfois. Or les leurs, ceux qu'on leur lègue, sont usés, vidés, rabougris. Embourbés dans les fossés du consommable, vérolés par les slogans. Dévalués, contaminés, inutilisables pour se connaître, se reconnaître, s'appeler. Les mots – j'entends ceux qui nourrissent, éclairent le regard – aident à se poser, à marcher, à soutenir sa respiration et à trouver de petits passages dans le réel. Vers les autres. Oui, ils ont besoin des mots, les jeunes et les moins jeunes des banlieues. Ceux qu'on n'a pas su leur apprendre. Ceux qu'ils ne savent pas s'inventer. Ceux qui les laissent dehors, parce qu'ils n'ont pas les moyens de les amadouer. Et un mot qui vous refuse, c'est comme une porte qu'on vous claque au nez.*

*Il leur faut, il nous faut plus de mots, plus de langage, pour plus d'espace et de justesse. Pour chercher, pour définir, pour contester. Pour construire. Des phrases et puis des ponts. Des chansons. Des paroles. Des vraies : pas marchandes, mais données. Pas annexées, vitrifiées par la publicité, mais vivantes. Des mots à habiter. Comme des maisons. A lancer. Comme des bateaux, ou des jurons. A faire frémir. A échanger. A mettre au bout des mains, comme des outils, des caresses ou des lanternes. Pour faire un peu de lumière dans sa propre obscurité. Un peu de paix. Rassembler les morceaux du puzzle et dessiner enfin quelque chose qui ressemble à une vie, à une ville. Ou bien encore : à une jeunesse qu'on aimerait, plus tard, pouvoir raconter.*

L'auteur de ces lignes l'avait poussé sur les falaises de Moher. Il était peut-être mort maintenant.

Romain rangea la coupure de presse dans la chemise où il conservait quelques articles, dont certains de Barthé. Il ne savait pas ce qu'il cherchait dans ces vieux papiers, mais il s'était persuadé qu'il devait fouiller le passé pour trouver peut-être une piste. Depuis le matin, il écumait donc ses tiroirs et ses étagères, encombrant son bureau de bouts de journaux jaunés, de photocopies et de vieux clichés, sans compter les livres de Matthias.

Car c'était bien à lui que le renvoyait la lecture du billet de Barthé, écrit presque vingt ans plus tôt. Matthias était déjà sa lancinante et secrète blessure. Romain se souvenait des paroles d'un lino qui lui avait appris que Barthé avait fait embaucher un temps son neveu à *La Gazette*. «Un drôle de type, lui avait-il dit. Moitié gauchiste, moitié zonard. Taciturne et écorché vif. C'était difficile avec tout le monde, y compris avec son oncle, qui se faisait pourtant du mauvais sang pour lui. Il a fichu le camp au bout de deux mois et on ne l'a jamais revu dans le journal. Sauf dans la rubrique des faits divers...»

Editions n&b - Prix : 18 €

Jean-Noël HISLEN

## LA PREUVE DU SABLE

Extrait

sous chaque neige  
la pierre allonge ses nerfs  
les chemins de sable  
y boivent l'humidité des yeux  
entre ciel et cortèges  
je ne fuis pas cet appétit du temps  
friand de la chaleur des meurtres  
ou du dépeçage des interdits  
déjà en toute nuit  
je retourne le miroir du jour  
un arbre contre le ciel  
parvient à sa parfaite ignition

sous les écorces j'écoute  
des remuements d'abîme  
les sèves disséquées  
se nourrissent des pluies  
que la hache fourvoie  
dans des orages d'escarilles  
je m'écroule entre deux hivers  
le sperme des lilas  
gèle sur les jonquilles  
là-bas des rideaux de racines  
irradient l'eau des citernes

j'avance sous le choc du jour  
je franchis la naissance des doigts  
qui étranglent leur mère  
ceux qui se sont roulés dans l'azur  
en sont morts de froid  
je les ai rencontrés aussi  
devant moi ces inertes  
une lampée de nuit me suffit  
j'abrège  
l'ensevelissement  
je bois la mer  
j'aspire à sa surface brisée  
des algues rouges  
qui s'enroulent à ma blessure  
la morphine des âges coule dans mes os  
je vomis une pâleur extrême  
et je cherche la couleur des sanglots  
voici que j'entre en claustration  
en castration  
je vis l'identique et l'inouï  
je décompose la glace et le silex  
avec ce moi de molécules vagues  
jeté dans sa ressemblance  
je respire la désertion  
je coupe à travers la nuit  
je me dirige vers moi-même  
entré dans l'espace  
j'y demeure avec délectation  
mes ongles salés saignent l'oiseau blanc  
ni rachat ni mépris pour les actes  
car je demeure en avant de mes pas

j'ai même donné mes yeux  
repu de la parole  
entré en déhiscence  
aucun lieu n'existe  
je me penche vers l'eau ouverte  
et j'y demeure moi  
funambule d'exil  
sur le tracé de toute démente

je secoue le vent  
j'immobilise la montagne  
je suis à deux pas du soleil  
je t'écoute je suis moi-même  
je saisis tes bras lyriques  
le fil de la voix glisse sur l'orgasme  
blanc

Editions n&b - Prix : 13 €

# Bave douce et claire sur vos lèvres

Extrait

Au moment où l'expression de l'abandon nous rend honnêtes, quand cet abandon appelle ma bouche à ton oreille, ton visage me dit que tu es bien ici. Mes lèvres déposent en caresses leur souffle dans ton petit orifice. Elles y glissent des mots sur ta chair, enveloppe juste plaisante que je ne peux décrire. Alors je pense à cette maigreur élégante, à la longueur de tes membres faite pour mon petit corps. Regarde, mes genoux s'arrêtent au-dessus des tiens. Regarde mes pieds posés sur les tiens, mon ventre sous ta taille. Regarde, mon corps s'éloigne pour se poser face à ce jour, parce que, inéluctablement, tout va changer. Là, sans renoncer au déjà vécu, une chose en plus. Pas plus nouvelle que cela. Dans son déroulement : des gestes normaux, sus et attendus.

Tout entendu par avance c'est comprendre, comme cela, qu'une pierre chaude et douce vient d'être déposée au creux du ventre. Sa chaleur, c'est une personne très peu connue, rencontrée par l'intermédiaire de quelques-uns. Une personne capable de vous rapprocher de certaines aspirations - anciennes attentes - comme celle du détachement de l'adhérence confortable sur laquelle vous aviez construit le tout début de votre histoire personnelle. Votre douleur. Ne pas vouloir renoncer à cette adhérence-là. L'aimer si fort, ne pas renoncer. L'aimer puis l'oublier. Cette belle blessure. Aimer si fort cela concernait d'autres personnes.

Toi, non. Toi jamais, mais rire les yeux attachés à ce toi, étonné d'être si souvent en ma compagnie. Tes regards, croisés, en degrés, ne cherchant chez moi que l'espoir du contact... toutes ces nuits, dans l'espoir d'un renoncement... sous nos draps, comme tous, pour l'oubli de ces autres déjà en phase de dilution. Comment ?

Dire pour des choses si simples. Penser la simplicité quand vous ne vous connaissez que très peu. Ce jour là, tout devient clarté aveuglante. Ce jour-là, la fatigue vous pousse à la promesse d'une tentative de sommeil dépassant ses quatre heures habituelles, parce que cela n'était plus tenable. Depuis tant de jours, pour un partage bien dosé de grâces, vous vous exaltiez à goûter le bonheur de résister à la nécessité de se reposer un peu.

Editions n&b - Prix : 12 €

Un réveil imprévu en plein milieu de cette dernière nuit. Retour sous les draps. Jouer avec ton absence et pleurer sur la difficulté du matin, rendu à ma seule possession celui-là. Se laisser porter jusqu'au soir en de minimes intentions. Faire des choses personnelles. Du travail, un film... des films à voir, des recherches d'histoires, de la littérature... lire celui-là en particulier, parce que son idée séduit, parce qu'elle s'épanouit au-delà de certaines préférences. Quelques pages lues... ce matin, décider aussi d'écrire sur ta personne. Cela pourrait m'effrayer par une trop grande facilité quand je me révèle alors incapable d'imaginer, l'esprit toujours et encore attaché à ce que j'ai commencé depuis trop longtemps. La maladie me saisit. C'est bien là l'effet, et je ne l'accepte pas. J'ai quelque chose à faire alors j'écris, et rien à part ce retour sur le temps passé à essayer, sur ce temps qui passe et l'avancement du travail, ne contrarie l'idée que cela n'est pas pour rien. Ce que j'écris est une chose qui existerait avant moi, sans moi. Déjà là, sans moi.

Avant moi, tu es ce que j'ai envie de dire. Trop en tête, je vais te dire toi. Je parle de toi. Chaque seconde, toi dans ma tête, toi qui doit en sortir. Toi, tu vas savoir que, remonté de mon ventre, coincé dans ma gorge, je te laisse glisser en un filet de bave douce et claire. Te poser sur tous les regards, sur tous les yeux... toutes les histoires. Cette vie fraîche, honnête et ma tête qui te parle en silence. Elle répond à tout cela. Elle prend la parole à ta place et peut-être, un jour, me reprocheras-tu cette affabulation d'amante qui sourit au souvenir de toutes les choses laissées. Des résidus, jusqu'au plus incongru. Un morceau de ton intérieur : une chose, déposée sur le drap, qui avait voyagé en toi. De haut en bas. Ta bouche, ton anus. Une poussière excrémentielle trouvée après les ébats. Un bout que j'ai lissé sur la pulpe de mon index. Tu as pu laisser cela, cette part ridicule. L'ironie de ce minuscule bout très peu séché par le temps, accroché à ta peau, à tes poils pubiens, tombé, je l'ai trouvée et je l'ai chassée d'un coup d'ongle. Jeté à terre. Je l'écrasais en m'exhortant de rester là, de ne pas m'échapper, parce que ce bout peut être toute la fange de nos infidélités. Crasse de la situation chassée, cette amante, je la suis. Passette des regards plaignants, je reste immobile. Pesante, une plaie scinde mon abdomen. Et cela sera toujours. Comme cela, aucune suture n'est envisagée, ni par toi, ni par moi. Alors je resterai béante et nécessaire.

Nous connaître ainsi blessés à jamais.

Sophie Régnier



## I Z E T S A R A J L I C

# Nés en vingt-trois, morts en quarante-deux

Extrait

### NÉS EN VINGT-TROIS, MORTS EN QUARANTE-DEUX

Ce soir nous aimerons pour eux.  
Ils étaient 28.  
Ils étaient cinq mille et 28.  
Plus nombreux que les amours  
jamais contenues dans un poème.  
Maintenant ils seraient pères.  
Maintenant ils ne sont plus.  
Nous qui avons sur les quais du siècle  
enduré la solitude de tous  
les Robinsons du monde,  
nous qui avons survécu aux tanks  
et n'avons jamais tué,  
ma petite, ma grande,  
ce soir nous aimerons pour eux.  
Et ne me demande pas s'ils auraient pu revenir,  
ne me demande pas s'ils auraient pu faire  
marche arrière  
quand pour la dernière fois s'est embrasé,  
rouge comme le communisme,  
l'horizon de leurs désirs.

Sur leurs années non chéries a passé,  
poignardé mais droit, l'avenir de l'amour.  
Dans l'herbe couchée, il n'y avait pas de secret,  
pas plus que sous leur tunique déboutonnée  
ou dans leur main alanguie qui venait  
de lâcher un lys.  
Il y avait des nuits, il y avait des barbelés,  
il y avait le ciel qu'on regarde  
pour la dernière fois,  
il y avait des trains qui revenaient à vide,  
il y avait des trains et des pavots avec lesquels  
- tristes pavots d'un été militaire -  
rivalisait leur sang, doué d'un sens inouï  
du mimétisme.  
Sur les Kalemegdan et les perspectives Nevski,  
sur les boulevards du Sud et les quais des  
Adieux,  
sur les places aux Fleurs et les ponts  
Mirabeau, les attendaient,  
merveilleuses même quand  
elles n'embrassaient plus,  
des Anne, des Zoïa, des Jeannette.  
Elles espéraient le retour des soldats.  
S'ils ne revenaient pas, elles abandonneraient  
leurs épaules qu'un bras n'enlaçait plus  
aux jeunes adolescents

Ils ne sont pas revenus.  
Les tanks ont passés sur leurs yeux fusillés  
sur leurs yeux fusillés  
sur leurs Marseillaise restées en suspens,  
sur leurs illusions criblées de balles.  
Maintenant ils seraient pères.  
Maintenant ils ne sont plus.  
Au rendez-vous de l'amour, tombeaux,  
ils attendent.  
Ma petite, ma grande,  
ce soir nous aimerons pour eux.

1953

### ÉCRIS-MOI À L'ADRESSE VERTE DE L'ÉTÉ

Écris-moi à l'adresse verte de l'été.  
Que les baisers que tu m'envoies  
soient les dernières nouvelles du soir.  
Ma tête est pleine de sonnets merveilleux,  
mais il n'y a personne pour m'accorder  
ou non le pardon.

Ce matin ont paru à nouveau des articles  
sur mon dernier recueil.  
On est allé chercher encore  
dieu sait quelles influences.  
La personne qui a le plus influé sur moi  
est une étudiante d'allemand.  
On n'en a pas parlé car, ma foi,  
cela ne regarde personne.

Qui cela concerne-t-il que tu sois pour moi  
Honolulu,  
Madagascar et Mexico à la fois,  
histoire qu'à genoux j'ai parcourue  
en long et en large ?  
Ton nom n'est encore dans aucun dictionnaire,  
aucune encyclopédie, aucun "Who's who".

Mais pour moi tu es tout, ce que sont au soldat  
au premier jour de la paix  
et le lit et les larmes et les fleurs dans le vase.  
Tes yeux sont ma seule lecture  
en ce jour qui passe te s'en va.

1960

### DEMIS DE SES FONCTIONS

Je n'ai été que dix-sept jours  
président de l'union des écrivains.  
Je n'ai pas eu le temps d'ordonner  
qu'on repeigne les bureaux  
que déjà on m'avait limogé.

J'ai appris par le journal  
que j'avais également cessé  
de présider le festival de théâtre.  
Quant à mes autres fonctions  
de moindre importance  
dans divers comités et associations,  
j'en ai été démis automatiquement.  
Cependant, outre celles de père,  
d'époux et de frère,  
il m'en restait une que j'exerçais depuis  
l'enfance  
- celle de fils.

Je l'ai perdue par un matin de novembre  
et c'est l'unique raison pour laquelle  
j'écris ce poème sur les fonctions  
dont j'ai été démis

1987-1989

### DÉDICACE

Je te dédie mes yeux, mes lèvres, mes dents.  
Mes poèmes ? que ferais-tu  
de ces poèmes écrits  
parce que je n'ai pas su me taire ?  
Que ferais-tu de ces poèmes  
qui ne savent pas embrasser ?  
Il est bien que nous ne soyons pas des  
oiseaux  
ni des mantes religieuses dans le crépuscule,  
que nous n'ayons pas d'ailes, mais des bras.  
La mort ne saurait être notre ultime station,  
le désir de notre sang devra  
continuer à vivre.

Tu es une femme, petite,  
tu es une petite femme  
qu'un août immortel a fourvoyé  
dans mes ballades.  
Reste avec mes "Je t'aime" qui survivront  
à mes plaintes et à mes vicissitudes.  
Reste près de mes yeux.

Nous survivrons à nous-mêmes  
par-delà la tombe  
car nous avons su, oui, nous avons su,  
tendres et insolents,  
demeurer des anges  
même si nous avons tué les anges en nous  
lorsque nous fuyions les couteaux  
et les obus.

Vous qui viendrez après nous,  
recherchez notre trace dans le rouge  
de votre quête,  
seuls nos corps reposeront  
sous la terre muette.  
Foulez le sol avec précaution  
pour ne pas blesser nos lèvres  
ni écraser nos regards éteints.

1955

Editions n&b - Prix : 14,50 €



# UNE COLLECTION INTERNATIONALE DE POÉSIE

Toulouse accompagneront cette nouvelle aventure. La traduction est la rencontre d'une langue du vivant avec les vivants qui la lisent. Mais dans un premier temps ce

Mon ami transparent Izet Zarajlic est mort. Un matin de soleil noir pendu à l'arbre de l'espérance de tous les morts.

Je ne savais pas prononcer son nom. Parfois je le prononçais à l'envers. "Izet - Izet" - "Tesi - Tesi". Les autres me disaient non il s'appelle comme ça. Chien. Nuage. Chemin de fer. Sarajevo. J'avais rencontré Izet à Naples avec mon frère Alberto Masala et Fabiola sa compagne.

Il y avait là Sergio et Raffaella qui nous avait invité. Il y avait Antonio Arre. Il y avait Jack Hirschman. Il y avait les poètes des pierres, ceux de la lumière qu'on mange, ceux des vitrines cassées.

J'ai passé cette nuit là avec Izet à dire des poèmes et à boire de l'aguardiente.

Il pleurait sur Sarajevo des souvenirs venus de l'avenir, des morceaux de fenêtres cassées, des calendriers fracassés, des milliers de fleurs de cartons et des poupées à retardement.

Il nous parlait de la femme du poème qu'il aimait et qui venait de mourir dans son poème. De son amour immense pour le ciel de tous les poèmes de la terre. L'éternité est un poème immense qui ne s'arrête pas d'aimer. Les poètes athées sont sûrement ceux qui ont porté la mystique du monde pour les mondes qui n'existent pas.

Le vrai mysticisme, c'est à dire le poème absolu, est hors des catégories du dieu et du non-dieu ou du rien et de l'être. C'est le poète qui fonde la relation au vivant et au variable. La lampe à lame de rasoir. Le chien à la gueule de verre.

Nous avons chanté ensemble l'internationale des fantômes et des étoiles. On parlait de la commune de Paris et de la mise en commun du feu. Notre utopie de l'espérance était confrontée à nos pluies de soleils noirs. La dignité du désespoir fonde l'homme comme un être d'espérance. Nos poèmes ne sont parfois que des papiers froissés.

On s'est soulé, dix fois, cent fois, une seule fois face à la nuit. Nous avons ri nous avons pleuré sur l'habitude du soleil. Nous avons avalé des postes de radio. Alberto Masala mangeait un dictionnaire de fleurs. Fabiola peignait des chevaux au galop sur sa tête. Izet buvait les langues du poème comme un seul feu immense à cent degrés.

Il me dit soudain : "Comment est ta ville ?" "Comment est ton poème ?" "Comment pleures-tu ?" Je n'ai jamais plus revu Izet Zarajlic.

Quand il est venu à Toulouse, invité par Noir & Blanc nous nous sommes croisés. J'étais avec mon groupe flamenco en donnant la première des aiguiseurs de couteaux à la Mounède.

On s'est croisé comme une croix. Puis Izet est mort un soir d'une date qui n'existe pas comme un cinquante novembre. Raffaella m'a téléphoné puis Alberto.

Nous avons mélangé nos larmes dans les téléphones des cailloux. C'est à cause de l'édition des poèmes de Izet par Aribaud et Dours, pour l'aventure de cette rencontre entre Sarajevo, Naples et Toulouse qui m'a fait proposer une collection internationale de poésie à "Noir & Blanc".

D'abord pour la générosité de leur édition et de leurs animateurs bénévoles, ensuite pour son ouverture à l'autre, contre les autismes narcissiques de la poésie des miroirs.

Il n'y a pas de poésie nationale. La poésie des coqs empaillés est le contraire du poème comme une langue de basse-cour. La poésie national-fasciste est le lit de mort de toutes les langues. Les langues qui marchent au pas fusillent le poème contre les murs de leur répression. Comme Lorca par l'anus devant un mur de Grenade. La condition de tout poème est dans l'échange des langues comme dans un baiser.

Créer une collection de poésie étrangère c'est questionner le traduire et l'étrangeté du poème qui va transformer la langue. Une collection étrangère est un mauvais nom. Une collection de poésie est toujours étrangère. Il faut entendre plutôt une collection non française en français. Une collection de poésie étrangère comme une collection de l'étrange

Traduire c'est aussi penser la langue monde qui tord la langue. La langue est un lasso qui saisit l'infini. Les petits morceaux de silence qui nous font des dents pour manger les mots. La langue ne s'arrête pas d'embrasser. De chercher. De fouiller le sexe de la mort. La langue est l'organe émancipé de la nature. Deu silve natura dit Spinoza.

L'homme n'est qu'un morceau d'homme et ses organes ne sont que des morceaux d'un grand ensemble qui se pense en même temps comme un homme. La nature se cherche d'une manière monstrueuse. Avec sa langue autonome elle creuse la terre et fait se lever les Adam de tout jardin d'Eden.

La langue cherche l'homme qui l'invente. Dieu dit à Moïse dans l'Exode 13, 14, "Je serai ce que je serai". Les langues parlent. Merci Babel contre le lobbies théologico occidental totalitaire du sens sans le corps. Le sens est un être variable qui fait du manège assis sur les animaux fabuleux de la poésie qui invente ses langues.

Aussi vais-je fonder une collection de poésie en langues, une collection noire et blanche à "Noir & Blanc" à laquelle je vais intégrer des groupes d'étudiants volontaires et des enseignants de séminaire de poésie contemporaine de l'université du Mirail. L'atelier du traduire, pour reprendre une expression d'Henri Meschonnic, est déterminant pour l'écriture du poème en Français. Cet atelier du traduire sera aussi un hommage à mon ami Yves Le Pellec qui était à la fois l'interprète et le traducteur de Ginsberg.

Son suicide restera pour moi un suicide du poème.

Personne ne remplacera Yves. Dans les traductions anglaise de la beat Generation j'entends toujours son coup de fusil à cheveux blancs dans toutes nos cibles.

Dans cette collection nous reprendrons aussi des anciens numéros de Tribu (le poète Vietnamien Pham Cong Thien, la traduction des poèmes du Sixième Dalai Lama fait par Yves Codet, les poèmes de Jiri Kolar qui vient de mourir à Prague...) De nombreuses manifestations associée au travail que je mène avec le CIAM à la cave Poésie de

seront les poèmes de William Ospina (Colombie), Vicente Quirarte, (Mexique) Jabbar Hussein (Irack) Huilo Ruales (Equateur) Ramiro Oviedo (Equateur) Jack Hirschman (USA). Poètes arabes, poètes des pays de l'Est, poètes hébreux, la poésie occitane contemporaine et passée, aussi un livre de Hawad qui ouvre la saison à la CAVE POESIE.

Le premier volume publié cette année sera celui du poète italo-sarde Alberto Masala intitulé TALIBAN qui est un hymne de défense de la femme afghane et à travers elle de tout l'amour du monde.

Cette collection se choisira un titre tiré parmi quelques dizaines de citations que j'ai relevé dans les chants de Maldoror qui a hanté tout mon être de l'été.

Dans un des lieux souterrains et clandestins de la poésie contemporaine après une lecture de comptoir du coup de dés de Mallarmé, on abolira le hasard dans la pataphysique de l'infini.

Les enjeux se feront entre "La face grave de la géométrie", "Les Ahrimane", "les manitous manichéens", "les macrocéphales cachalots", "le fouet aux cordes de scorpion", "le canard du doute aux ailes de vermouth",

"nous sommes en présence du déraillement d'une locomotive surmenée" "ne pleurez pas en public", "Ce ne sera pas toujours une négation", "la poésie est la géométrie par excellence",

"le Mohican mélancolique", "le spectre toqué", "le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool", "le Compère-des-Ténèbres", "l'Hermaphrodite-Circoncis", "l'Hippotame-des-Jungles-Infernales", "Charognes à traduire en vers hébreux", "Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle" ou enfin : "Moi comme les chiens j'éprouve le besoin de l'infini".

Mon frère vêtu de noir, le Montevidéen sublime, le poète aux deux langues, comme le serpent, surveillera sur le damier inventé en noir et blanc de Dours et Aribaud la subversion de tous les poèmes. Babel babille sur nous et nous aimons cette punition du dieu de la bible qui a séparé le monde en langue. Nous renversons dialectiquement la bêtise.

Nous disons Vive Babel contre les langues unificatrices. Les langues comme l'écart ne servent qu'à nous rapprocher. Elles sont la condition même du poème. On n'écrit pas dans le miroir de sa langue. C'est dans les tessons des chocs de ses miroirs cassés que nous lisons les poèmes.

Un nouvel atelier du traduire est toujours un atelier de la vie.

Serge Pey - 26 août 2002



CIAM - Université de Toulouse-Le Mirail

## CaVe Poésie

79 rue du Taur, 21 heures  
Séminaire/ Atelier et Rencontres Direction Serge Pey

### DU LIVRE A LA LÈVRE

#### Programme 2002-2003

**Lundi 16 décembre**

#### TOUT CERCLE EST UN TROU QUI REGARDE LE MONDE

Rituel d'action - Danse de la poésie - Chorégraphie directe de MICHEL RAJI à l'occasion du livre de poèmes qui lui est consacré

**Lundi 6 janvier**

#### LA POÉSIE DES IDIOTS

Lecture et poésie d'action CHARLES PENNEQUIN

**Lundi 13 janvier**

#### TOROS DE COMBAT

FRANCIS RICARD - JACQUES DURAND - YVES CHARNET

Lecture d'extraits de Per el Yiyo de Bernard Manciet et de la mort de Joselito el Gallo de Serge Pey, Palmas et danse de JUAN JIMENA

**Lundi 20 janvier**

#### REX REGINA - POÈME D'AMOUR

Gérard DESSONS - Henri MESCHONNIC

**Lundi 27 janvier**

#### DE L'IMBECILITÉ UNIVERSITAIRE QUELQUES ABSENTS DU DICTIONNAIRE DE LA POÉSIE

édités aux PUF

RODANSKY - PELIEUX - MALRIEUX

**Lundi 3 février**

#### DES POÈTES PARLENT D'AUTRES POÈTES

À propos de la collection publiée chez Jean-Michel Place dirigée par Zeno Bianu

JACQUES DARRAS - ALAIN GINSBERG - ANDRE VELTER

GERASIM LUCAS - SERGE PEY - OCTAVIO PAZ

**Lundi 10 février**

#### DES NŒUDS AUX NOTES

Dernière lecture JEAN MONOD

**Lundi 3 mars**

#### ARCHÉOLOGIE DU FUTUR

Écrits pour la voix

Poésie d'action PATRICK DUBOST

**Lundi 10 mars**

#### LES QUARANTE ANS DE FLUXUS

Conférence action MICHEL GIROUD

### - PRINTEMPS DES POÈTES (1<sup>ère</sup> partie) - Rupture des Barrages

**Lundi 17 mars**

#### VOIX VOMIES

VALÉRY ROUZEAU - SERGE PEY - FABIENNE COURTADE

CLAUDIO POZZANI - NATHALIE QUINTANE

**Lundi 24 mars**

#### POÉSIE ET UTOPIE

DANIEL BENSÂÏD - MICHEL ONFRAY - JEAN-PIERRE FAYE

ROBERT DENEKER - HUGUES LABRUSSE

**Lundi 31 mars**

#### LES NUAGES EN PANTALON

Performances - Vidéos - Poésie d'action

THÉÂTRE DE MOSCOU

**Lundi 7 avril**

#### POÉSIE DE BRETAGNE

La légende du roi Arthur

Récital, lecture, parole de la mer par GWENC'HLAN LE SCOUËZEC

**Lundi 28 avril**

#### MANGEZ LES CAILLOUX QU'ON BRISE

ou le retour de Rimbaud

Conférence ALAIN BORER